

De la tranchée au « Paris de la Deuxième Guerre » : réflexions d'Ernst Jünger sur la guerre

Vom Schützengraben zum « Paris des Zweiten Weltkrieges » : Überlegungen

Ernst Jüngers zum Krieg

Danièle Beltran-Vidal



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/germanica/2239>

DOI : [10.4000/germanica.2239](https://doi.org/10.4000/germanica.2239)

ISSN : 2107-0784

Éditeur

Université de Lille

Édition imprimée

Date de publication : 30 juin 2001

Pagination : 75-86

ISBN : 9782913857056

ISSN : 0984-2632

Référence électronique

Danièle Beltran-Vidal, « De la tranchée au « Paris de la Deuxième Guerre » : réflexions d'Ernst Jünger sur la guerre », *Germanica* [En ligne], 28 | 2001, mis en ligne le 07 octobre 2013, consulté le 06 octobre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/germanica/2239> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/germanica.2239>

Ce document a été généré automatiquement le 6 octobre 2020.

© Tous droits réservés

De la tranchée au « Paris de la Deuxième Guerre » : réflexions d'Ernst Jünger sur la guerre

Vom Schützengraben zum « Paris des Zweiten Weltkrieges » : Überlegungen Ernst Jüngers zum Krieg

Danièle Beltran-Vidal

Ich habe mich in den Schützengräben von Verdun und an der Somme sicherer gefühlt als im Paris des Zweiten Weltkrieges. (*Siebzig Verweht II*, 1/2/1980)

- 1 L'expérience de la Grande Guerre, on le sait, fut déterminante dans la vie d'Ernst Jünger, comme dans celle de tout ancien combattant ayant vécu quatre années dans la tranchée. Vouloir laisser une trace écrite de cette expérience qualifiée par ailleurs « d'indescriptible, d'indicible » est également un trait commun à beaucoup de combattants. Il suffit pour s'en convaincre de consulter les journaux rédigés par nos poilus dans la tranchée¹. La première recherche dans la description de la guerre consiste alors pour ces hommes à essayer de rendre les visions « inimaginables » à l'aide d'un arsenal de moyens stylistiques hérités du XIX^e siècle. La particularité d'Ernst Jünger est de ne pas en être resté là.
- 2 La Grande Guerre est le point de départ de son œuvre immense qui n'a de cesse de commenter et d'approfondir les sentiments éprouvés lors de l'expérience cruciale de sa vie. Cheminement qui passe par l'expérience de la Deuxième Guerre, vécue comme une suite de la Première, confirmant par de nombreux points les intuitions consignées ou illustrées dans les œuvres écrites avant qu'elle n'éclate. L'expérience des deux guerres est la clé de voûte de sa création littéraire qui dépasse sans attendre le simple compte rendu, pour engager une réflexion sur le temps que ses récits mettront en images.

I. Premiers écrits (1920-1934)

- 3 Ernst Jünger a lui-même procédé à un classement parmi les écrits de cette période. Il distingue ceux qui décrivent la guerre de ceux sur lesquels se greffe de plus une réflexion philosophique sur le temps.
- 4 On peut remarquer qu'au cours des ans, il se produit dans ses textes une stylisation du contenu. La description de la guerre s'étend sur quatre ans dans *In Stahlgewittern* (1920), sur une semaine dans *Wäldchen 125* (1925), et sur un jour dans *Feuer und Blut* (1925) ; par ailleurs, Ernst Jünger classe *Der Kampf als inneres Erlebnis* (1922) dans le volume de ses œuvres complètes intitulé : « Réflexions sur le temps » (*Betrachtungen zur Zeit*) ; pourtant de nombreux passages contenus dans cet essai sont tirés de *In Stahlgewittern*. Il s'agit donc bien d'une réécriture supplémentaire de la guerre. Quant au *Leutnant Sturm* (1923), il est le premier des « romans » d'Ernst Jünger, il présente certaines caractéristiques du récit de guerre « fantastique »².

1.1. Le compte rendu de la guerre

- 5 Depuis 1996, le journal que tint véritablement Ernst Jünger dans la tranchée, à partir duquel il rédigea le premier texte publié, *In Stahlgewittern*, peut être consulté au *Deutsches Literaturarchiv* de *Marbach am Neckar*. On ne manquera pas d'y trouver des passages qui, comme le fait remarquer John King dans un article, n'ont pas été repris dans le roman de guerre publié en 1920 :

Hier, le colonel von Oppen me passa un bon savon à cause d'une bagatelle – cela ne renforce en rien l'humeur guerrière. Quand je regarde devant moi au-delà de la prairie *La Baraque* réduite en miettes par les tirs, j'en arrive moi aussi à me poser la question, moi qui pourtant, jadis, partis la fleur au fusil : Quand va donc se terminer cette guerre de merde³ ?

- 6 D'une manière générale, les passages écrits sur le vif remettant en cause le bien-fondé de la guerre ne se retrouvent pas dans les autres textes de guerre, même si *In Stahlgewittern* dépeint souvent le narrateur en proie au doute et dans des positions qui n'ont rien de sublime ou de glorieux. Comme le montre bien John King, ce sont surtout les notations faisant état des sentiments d'absurdité et de non-sens provoqués par le déroulement de la guerre qui ont été bannies par l'auteur dans les années qui suivent. Ce « wozu, wozu... » que l'on trouve sous sa plume en juillet 1916 lorsqu'il regarde les cercueils sur lesquels tournoient déjà les mouches⁴, traduisant si bien son désarroi devant l'absurdité de la mort d'êtres jeunes, est censuré ensuite et les sentiments éprouvés sont évoqués par le terme générique de « cafard » (*Trübsinn*) qui assaille les vaillants combattants.
- 7 De la même façon, toute critique vis-à-vis de la hiérarchie militaire, comme dans le passage suivant, disparaît des textes ultérieurs :

Autour du tapis vert, c'était facile de donner l'ordre de prendre un morceau de tranchée, un tel jeu de hasard sur les cartes en couleurs trouve son châtiment dans la réalité sanglante de la guerre. Par ici, Messieurs, venez donc y voir de plus près ! Et quand bien même le souffle d'une déflagration vous chatouillerait les narines, il y en a d'autres à qui cela arrive depuis quatre ans⁵.
- 8 *In Stahlgewittern* est donc une œuvre hybride qui comporte à la fois des extraits des premiers carnets écrits sur le vif et d'autres paragraphes, rédigés après la défaite de l'Allemagne, témoignant de préoccupations propres aux années d'après-guerre. Dans la

préface écrite en 1919, Ernst Jünger indique en effet⁶ que ce livre a pour but de « garder le souvenir glorieux du combat le plus prodigieux qui ait jamais été livré » (die ehrenvolle Erinnerung an den gewaltigsten Kampf, der je gefochten wurde), « en cette époque de jérémiades mollasses, de déliquescence morale et de traîtrise » (inmitten dieser Zeit weichlichen Gewinsels, der moralischen Verkümmern und des Renegatentums). Les ajouts contenus dans *In Stahlgewittern* par rapport au véritable journal tenu dans la tranchée témoignent donc de la modalisation de la description initiale de la guerre. Ils surimposent à la première structure descriptive une « assertion supplémentaire », un nouveau discours, à la fois expression de la dernière phase de la « culture de guerre », celle de la commémoration des morts, et premier signal de l'idéologie qui va s'élaborer au fil des textes écrits de 1920 à 1927. En effet, en écrivant *In Stahlgewittern*, Ernst Jünger érige un « monument aux morts »⁷ à ses camarades tués, « puisse ce livre contribuer à donner une idée de ce que vous avez accompli ! » (Möge dies Buch dazu beitragen, eine Ahnung zu geben von dem, was ihr geleistet) écrit-il dans la préface.

- 9 Pourtant, comme le souligne Hans-Harald Müller, dans ce premier texte de guerre, « l'idéologie ne l'emporte pas sur la description »⁸, si bien qu'en dépit de son succès, il ne répondait qu'imparfaitement aux attentes des anciens combattants allemands qui, comme tous les leurs à ce moment précis de l'Histoire⁹, souhaitaient que cette commémoration des morts s'accompagne d'une héroïsation de la figure du combattant. Voilà pourquoi on peut considérer que ce livre, dans cette perspective, selon l'expression de Hans-Harald Müller, fut « un échec », ce qui amena Ernst Jünger, deux ans plus tard, à remettre sur le métier le même ouvrage et à écrire un nouveau texte consacré à la description de la guerre, *Der Kampf als inneres Erlebnis*.

1.2. La guerre, point de départ de la réflexion sur le temps

- 10 Si *In Stahlgewittern* a été écrit dans le sillage de la révolution de novembre, des émeutes de Berlin et de la signature du traité de Versailles, *Der Kampf als inneres Erlebnis* est publié alors que la réduction des effectifs de l'armée allemande prévue par le traité de Versailles devient effective et lorsque Düsseldorf, Duisburg et Ruhrort sont occupés par les Alliés, après que l'ultimatum de Londres est resté sans effet. On ne trouve pas de réaction directe à ces événements dans les écrits d'Ernst Jünger, comme cela sera le cas quelques années plus tard dans ses textes nationalistes, on perçoit toutefois le malaise de l'auteur à travers le style polémique caractérisant le deuxième texte de guerre publié :

Et pourquoi devrais-je épargner vos nerfs ? Ne sommes-nous pas restés quatre jours durant dans un chemin creux au milieu de cadavres ? N'étions-nous pas, vivants et morts, recouverts d'un tapis épais de grosses mouches bleu sombre ? Existe-t-il quelque chose de pire ? Oui, parmi les morts, il y en avait là plus d'un avec qui nous avions partagé plus d'un tour de garde, plus d'une bouteille de vin et plus d'un quignon de pain. Qui peut se targuer du droit de parler de la guerre sans avoir fait partie de notre cercle¹⁰ ?

- 11 Le sentiment d'exaspération est à mettre en corrélation avec le temps de l'écriture. Le pacte de communication est donc à la fois positif dans sa relation avec les anciens combattants et agressif en s'opposant de manière virulente aux détracteurs, aux pacifistes qui voudraient remettre en cause le « sens » du sacrifice et de la guerre. Le mépris vis-à-vis du monde de l'arrière est un trait commun aux différents témoignages

des soldats en temps de guerre, or, en 1922, Ernst Jünger continue de distinguer deux types d'hommes, les soldats qui se sont battus pendant que les autres « buvaient tranquillement leur thé » (S.W., Bd. 7, 95). De ce fait, le soldat français, africain, anglais ou hindou, l'ennemi d'hier devient l'allié d'aujourd'hui. Il a partagé la même expérience et il a versé son sang pour ce qu'il pensait être une cause juste. Ernst Jünger l'élève alors au rang de « frère d'arme » : il est du même sang, de la même race que les combattants allemands car, comme l'indique Julien Hervier, « cette race ne doit pas être conçue comme une entité ethnique ; elle correspond à un certain type d'homme qui peut être de tous les pays, de toutes les classes et de tous les temps »¹¹.

- 12 C'est sur le fond des événements de 1921-22 que s'effectue cette nouvelle description de la guerre donnant lieu à une modalisation supplémentaire des structures descriptive et sémantique initiales, modalisation de type « herméneutique-interprétative et explicative »¹². Le texte de *In Stahlgewittern* présentait la réalité de la guerre comme « énigme », – « Tout était nouveau et énigmatique » (alles war neu und rätselhaft) écrit-il à plusieurs reprises dans ce texte – celui de *Der Kampf als inneres Erlebnis* résout l'énigme. Le recours est d'ordre intellectuel, la guerre devient « expérience intérieure », « idée », et son sens qui ne peut être déduit des faits par la raison est posé en postulat à la manière d'un dogme religieux. Le champ de bataille est replacé dans un passé mythique, l'explication elle-même prend la forme d'un mythe. La description réaliste est abandonnée, la guerre est présentée comme une période de mutation brutale entre deux époques. Ce faisant, cette nouvelle modalisation permet à l'auteur de procéder à un renversement des valeurs qui apparaît clairement dans le titre du dernier chapitre, « renaissance ». *Der Kampf als inneres Erlebnis* n'est donc plus seulement la description de la destruction et de la mort, mais aussi « le récit d'une création ». C'est ainsi que l'acte de reconstruction intellectuelle de la réalité de la guerre peut déboucher sur le mythe¹³. Les anciens combattants deviennent les « êtres sublimes » du mythe qui apportent à l'homme, selon l'expression de Mircea Eliade, « le modèle d'action exemplaire ». « Que pourrait-il y avoir de plus sacré qu'un homme en train de combattre ? » écrit Ernst Jünger, « un Dieu ? » (SW, Bd. 7, 48). En employant le vocabulaire religieux, l'auteur célèbre le soldat, comme s'il était un Dieu, un saint, pour souligner à quel point sa conduite fut « parfaite ». Il en arrive alors à magnifier la figure du combattant en lui accordant une grandeur qui ne dépend plus de l'issue de la bataille. Le « wozu », le « wofür » sont définitivement rayés, au profit du « wie », « ce n'est pas le but du combat qui importe, mais la façon de combattre » (« nicht wofür wir kämpfen ist das Wesentliche, sondern, wie wir kämpfen », SW, Bd. 7, 74).
- 13 Tout comme *Orages d'acier, Le combat comme expérience intérieure* érige un monument aux morts de la Grande Guerre qui, à la différence du premier texte, ne porte plus aucun nom de famille, l'auteur célèbre en quelque sorte le soldat inconnu en montrant « qu'aucun ne s'est sacrifié en vain » car, écrit-il, « il n'en reste pas moins que celui qui est mort pour un erreur est tout de même un héros » (« und wer für einen Irrtum starb, bleibt doch ein Held ») (7,101). Ernst Jünger construit la « figure mythique du combattant » pour son public d'anciens soldats. Il s'agit du premier de ses écrits de guerre dans lequel il procède à un travail de transformation et d'assimilation de la description de la guerre contenue dans *In Stahlgewittern*. En essayant de mettre en lumière l'évolution de son texte, on arrive à isoler non seulement la nouvelle dominante qui renvoie au temps de l'écriture, mais aussi à cerner les débuts de sa recherche esthétique.

- 14 Son argumentation lui permet certes de célébrer la mémoire des morts de la guerre, mais l'image du héros ainsi reconstruite va donner lieu à de nombreux malentendus. Ernst Jünger souhaite rompre avec les représentations des années d'avant-guerre, tout en introduisant dans les années d'après-guerre un modèle qui a fait lui aussi son temps, puisqu'il appartient à une époque et un espace révolus, celui de la guerre de tranchées. L'auteur veut décrire le nouveau héros né sur le champ de bataille, pourtant la norme à laquelle il se réfère est toujours dominée par la vertu guerrière. Le feu continue d'être présenté comme une épreuve que l'homme doit traverser pour prouver sa valeur. Sans que cela soit sa motivation première, Ernst Jünger remet donc au goût du jour un certain nombre « d'idées de 1914 » revues et corrigées par l'expérience de la guerre. On ne peut que déplorer que certains passages destinés à glorifier le combattant puissent être lus et interprétés comme une glorification du combat dans l'absolu.
- 15 En 1923, Ernst Jünger quitte l'armée et projette de reprendre ses études. C'est aussi l'année où il écrit *Sturm* qui paraît sous forme de feuilleton dans le « *Hannoverscher Kurier* ». On peut classer ce texte parmi les récits de guerre fantastiques. Il s'agit en effet d'une histoire fictive, même si elle est nourrie des souvenirs de l'auteur qui joue selon l'expression de M. Milner, citée par Jean-Jacques Pollet, « sur les limites du véritable et de l'invérifiable, du possible et de l'impossible »¹⁴. L'auteur l'a d'ailleurs classé dans ses œuvres complètes dans le tome regroupant les récits ; *Sturm* est le premier d'entre-eux précédant immédiatement dans ce genre *Jeux africains* (1936). De façon assez paradoxale, au moment où il rédige ce texte dans lequel il dépeint la nature contemplative de son héros Sturm confronté à l'absurdité, non de la guerre, mais plus généralement de la vie, Ernst Jünger entre, quant à lui, dans une période de nationalisme radical qui, d'une part continue de s'inscrire dans le processus de la commémoration des morts¹⁵, mais qui tente de plus de ressouder la communauté des anciens combattants menaçant de se défaire sous les coups de boutoirs des événements historiques, en exaltant les mérites du soldat allemand de la Grande Guerre.
- 16 Les écrits de guerre rédigés durant cette première période ne renseignent pas seulement sur le déroulement de la guerre, ils reflètent en filigrane l'époque chaotique, les difficultés de réadaptation de l'ancien soldat, son besoin de commémorer les morts, la crise de communication traversée, dépeinte par la suite dans *Gläserne Bienen* (1957) et aussi, bien sûr, sa tentative d'instrumentaliser l'expérience de la guerre pour prêcher la rébellion contre la société « bourgeoise » de la République de Weimar. C'est ce qui explique la réécriture constante de l'expérience de la guerre, la transformation s'opérant dans les détails, les coupures nombreuses, l'ordre bouleversé des épisodes présentés et même l'ajout dans *Wäldchen* 125 de certains extraits, absents du journal tenu dans la tranchée¹⁶.

2. L'expérience de la Grande Guerre maîtrisée

- 17 À la date du 22 avril 1939, on peut lire dans le journal d'Ernst Jünger une confession révélatrice de son évolution :
- Cette remarque de [M. Reynier] concerne la comparaison entre Stendhal et Hölderlin que j'ai faite dans le [*Cœur aventureux*] et elle souligne justement l'erreur que représente cette confrontation des valeurs. Tant que la volonté est très vivante en nous, nous sommes tentés d'engager ainsi les grandeurs les unes contre les autres ; ce jugement atteste encore l'état d'esprit que laisse une guerre perdue. Aussi ne l'ai-je pas maintenu dans la seconde version de ce livre, parue voici un an

environ.

Ce passage est pourtant un de ceux qui, lors de la parution de l'ouvrage, avaient particulièrement plu ; on le tenait pour un bon coup de fleuret. Il y a toujours des esprits qui nous confirment en ce qu'il y a de plus faible en nous, pourvu que nous soyons d'accord avec eux dans la polémique¹⁷.

- 18 Ce jour-là, Ernst Jünger a le sentiment d'avoir franchi une étape importante de son cheminement intellectuel et spirituel, dans un laps de temps que l'on peut circonscrire, grâce aux indications données, comme allant de 1929 à 1938, les dates de parution de la première et de la deuxième version du *Cœur aventureux*. À l'en croire, en 1929, il réagissait encore en ancien combattant allemand meurtri par l'issue de la guerre ; en 1938, il est certes toujours un ancien combattant, mais il a pu enfin surmonter le traumatisme de la défaite. De plus, on note une remise en cause de ces liens qu'il noua dans les années d'après-guerre avec d'autres anciens soldats du front, à son époque nationaliste. Ernst Jünger cesse donc à la fin des années trente de se considérer essentiellement comme membre de la communauté de guerre dont son nationalisme avait tenté vainement et artificiellement de prolonger la vie dans l'Allemagne de Weimar.
- 19 Dans la deuxième version du *Cœur aventureux*, Ernst Jünger trouve enfin la forme qui lui permet d'évoquer les sentiments éprouvés à la vue de ces spectacles d'une cruauté insoutenable sur le champ de bataille¹⁸. Tout se passe comme si cette nouvelle étape de sa création littéraire devenait une thérapie le libérant enfin de ce non-dit qui lui étreignait la gorge. Les visions hallucinantes sont rendues sous la forme d'apocalypses. Leur caractère outré introduit une dimension transcendante. L'auteur emploie une forme qui évoque l'écroulement du monde, comme il en a eu le sentiment sur le champ de bataille, et qui annonce, par analogie avec l'apocalypse de saint Jean, que de grandes choses vont être révélées, voilà pourquoi il dit de ses images qu'elles sont des paraboles (*Gleichnisse*). Le sens que recherchait l'auteur sur le champ de bataille lui est révélé par la contemplation, par l'œil.
- 20 Les fragments du *Cœur aventureux* font apparaître les correspondances secrètes, l'image du monde devient alors « transparente » ou « cristalline ». C'est ainsi que l'auteur peut faire appréhender à son lecteur « la réalité profonde », « les secrets de l'architecture de l'univers », son plan ordonné. Sa nouvelle façon de « voir » engendre donc une nouvelle façon d'écrire qui lui permet de résoudre les « contradictions apparentes » de la surface, auxquelles il s'était heurté à un moment de sa vie. Le monde est certes un cryptogramme qu'il appartient aux êtres humains de déchiffrer, mais ce n'est qu'une apparence, un « vain spectacle »¹⁸. Voilà les conclusions auxquelles il a abouti, lorsque la Deuxième Guerre mondiale éclate.
- 21 Le seul texte de guerre qu'Ernst Jünger écrivit pour rendre compte de la Deuxième Guerre mondiale fut *Der Friede* (1944-45). Ses journaux parisiens et caucasiens (regroupés dans les recueils *Strahlungen*) contiennent toutefois des réflexions inspirées par les événements auxquels il assiste et qui l'amènent souvent à comparer cette nouvelle expérience avec celle de la Grande Guerre. Le 11 novembre 1939, en se mettant en route avec sa compagnie, il note des impressions qui lui semblent être « une renaissance des choses du passé », mais il tressaille en décelant la marque « d'un travail froid et démoniaque ». Effectivement, sa charge d'officier à Paris, les nouvelles qui lui parviennent des différents fronts, ses conversations avec les autres militaires et les lettres reçues vont étayer et renforcer ce sentiment éprouvé de prime abord d'être

entré dans « la sphère des démons » et d'avoir définitivement quitté celle des « héros » (10.10.43).

- 22 Certaines réflexions et formulations des premiers jours rappellent encore la Première Guerre : « Peut-on espérer être bientôt au feu ? » (27.5.40). Finalement, dès le 23 juin 1940, il constate toutefois la justesse de la réflexion de Héraclite : « personne ne passe deux fois par le même fleuve ». Il s'attache alors à montrer en quoi cette guerre est différente et bien plus terrible que la première.
- 23 Si au cours des premiers jours de la guerre, certaines impressions notées soulignent les sentiments ambigus d'Ernst Jünger vis-à-vis du combat, il prend dès 1940 ses distances vis-à-vis de la nouvelle façon de faire la guerre, ce qui l'amène à revenir sur certaines des « certitudes » passées. Une des « vertus » prisées encore dans *Der Arbeiter* (1932), l'obéissance du soldat, n'est plus pour lui le 13 novembre 1941 une bonne chose en soi dans la mesure où, en ces temps troublés, elle entre en conflit « avec le deuxième pilier de la chevalerie, l'éthique. Cette vertu de nature plus fragile succombe la première. Le soldat n'est plus alors qu'une sorte d'automate, un serviteur sans maître véritable et, pour finir, rien de plus qu'un proxénète ». ([Der Gehorsam] gerät mit dem zweiten Pfeiler des Rittertums, der Ehre, in Konflikt. Sie als die zartere Tugend wird zunächst zerstört; es bleibt dann eine Art von Automat, ein Diener ohne echten Herrn, und endlich gar ein Zuhälter.)
- 24 Il note le 25 juin 1940 ce sentiment d'impuissance accablant qui lui fait prendre conscience que toutes les connaissances historiques, philosophiques et morales dont il était si fier ne suffisent plus à rendre compte de la réalité et que, « désormais, nous avons besoin d'armes de nature différente ». Il s'agit du thème repris dans *Der Friede*, « le monde et à notre image. Chacun de nous peut donc changer le monde », c'est pourquoi « il est si important que nous travaillions sur nous-mêmes. » (23.6.40). Le recours est d'ordre théologique, c'est l'époque où il lit assidûment le livre qui se révèle, selon son expression, être une fois de plus « le Livre des livres », la Bible.
- 25 Une des idées maîtresses consignées à plusieurs reprises dans le journal est l'interaction entre son moi et les événements perçus, retenus et transcrits dans le journal (23.6.1940). C'est la raison pour laquelle il attribue sa nouvelle façon de vivre la guerre au changement qui s'est opéré en lui au cours des années écoulées le séparant de sa première expérience guerrière. Il suffit d'évoquer les œuvres écrites après 1934 pour voir dans quel sens cette évolution s'est effectuée : *Afrikanische Spiele* en 1936, brosse le premier portrait de l'antihéros et surtout *Auf den Marmorklippen* (1939), illustre, selon l'expression de Gilbert Merlio, « la défaite du guerrier sous toutes ses formes ». Alors que *In Stahlgewittern* se terminait sur la « victoire » personnelle de l'auteur recevant de l'Empereur l'Ordre pour le mérite, Ernst Jünger note le 23 juin 1940 que, désormais, la « plus haute récompense » pour ses faits de gloire passés n'est pas pour lui la distinction décernée par le monarque, mais le poème que son frère Friedrich Georg lui dédia, « A mon frère Ernst ». Les prouesses guerrières ne sont plus suffisantes, il cherche dans son action la caution de « l'homme juste » qu'est pour lui par essence le poète, car « seul le juste peut savoir, comment peser ses mots et tourner la phrase. C'est pourquoi on ne verra jamais les meilleures plumes se mettre au service d'une mauvaise cause » (17.2.42). (Nur der Gerechte kann auch wissen, wie man das Wort, wie man den Satz zu wägen hat. Aus diesem Grund wird man die besten Federn niemals im Dienst der schlechten Sache sehen.)

- 26 La Deuxième Guerre mondiale représente une étape décisive dans son parcours de réflexion sur le temps qui est à la base des essais et récits écrits dans les années qui suivirent. C'est pourtant dans *Der Friede* que se cristallisent les idées inspirées par le deuxième conflit mondial. Ernst Jünger proclame une fois de plus haut et fort la dignité de l'ancien combattant de la Première Guerre mondiale, « dans ce combat gigantesque, chaque partie pouvait être fier de l'adversaire. » (In diesem Riesenkampf konnte jeder Gegner stolz auf den anderen sein) (7, 197). Il n'en est plus ainsi au cours de la Deuxième Guerre mondiale. « De tout temps, ce sont les cavernes du meurtre qui resteront gravées dans les mémoires des hommes ; voilà le mémorial de cette guerre comme autrefois il y eut celui de Douaumont et Langemarck. » (7, 203) (Diese Mordhöhlen werden auf fernste Zeiten im Gedächtnis der Menschen haften ; sie sind die eigentlichen Mahnmale dieses Krieges wie früher der Douaumont und Langemarck»). Mais alors que pour ceux-là, « la souffrance et la fierté étaient étroitement mêlées », il ne reste autour de celui-ci que « deuil et humilité, car l'infamie est telle qu'elle s'étend au genre humain et que personne ne peut échapper à la faute collective. » (Hier bleiben nur Trauer und Demut, denn die Schändung war derart, dass sie das menschliche Geschlecht berührt und keiner sich der Mitschuld entziehen kann.)
- 27 L'expérience de la Deuxième Guerre mondiale n'a donc pas ranimé la fibre guerrière d'Ernst Jünger. Elle confirme en revanche ses sombres pressentiments sur l'évolution de notre monde et sa volonté de chercher un recours, qui est cette fois d'ordre spirituel, pour refuser l'absurde. En écrivant *Heliopolis* en 1947, Ernst Jünger fait un retour sur lui-même ; il trace à la fois les portraits du jeune Jünger enthousiaste de la Première Guerre mondiale et du Jünger tourmenté de la Deuxième Guerre¹⁹, illustrant ainsi la différence de perspective qu'il évoque dans les *Pariser Tagebücher*. Sa particularité de soldat témoin de la Première Guerre mondiale est de ne pas se contenter d'écrire un simple compte rendu, mais d'essayer de tirer des enseignements de portée nationale, puis universelle de cette expérience « unique ». Les textes de guerre et les journaux tenus pendant le deuxième conflit mondial sont un témoignage sur le temps de l'écriture. Ils contiennent de plus les idées en germe développées dans ses autres œuvres. Ils sont enfin à la base de sa recherche esthétique qui atteint son achèvement dans les récits.

NOTES

1. Cf. Stéphane Audoin-Rouzeau, 14-18. *Les Combattants des tranchées*, Paris, Armand Colin, 1986.
2. Cf. l'article de J.-J. Pollet, « De J.-H. Rosny aîné à Alexander Lernet-Holenia : récits de guerre fantastique(s) » in : *Écritures franco-allemandes de la Grande Guerre*, (Textes réunis par Jean-Jacques Pollet et Anne-Marie Saint-Gille), Arras, Artois Presse Université, 1996.
3. Cité par John King, « La variation de la description de la guerre » in : *Les Carnets Ernst Jünger*, n°4-1999, (D. Beltran-Vidal, éd.), Gap/Montpellier : CERDEJ, 2000. p.92. Carnet de guerre 9, 25 juillet 1916. Traduction François Poncet : « Gestern bekam ich von Oppen wegen irgend einer Kleinigkeit eine Riesenzigarre, das stählt die Kriegslust keineswegs. Wenn ich über die grüne

Wiese vor mir auf das zerschossene *La Baraque* sehe, dann muss auch ich, einst so kriegslustiger, mir die Frage vorlegen : Wann hat dieser Scheißkrieg ein Ende ? »

4. *Ibid.*, p. 91.

5. Cf. John King, *op. cit.*, p. 99. Ernst Jünger, *Journal de guerre 14a*, juillet 1918, traduction D. Beltran-Vidal : « Am grünen Tisch ließ sich die Einnahme eines Grabenstückes gut befehlen, in der blutigen Realität des Krieges rächt sich solche Knoblei an bemalten Karten. Mal heraus ihr Herren zur Orientierung vorn, wenn Euch auch mal ein Brisanzwindlein um die Nasenlöcher pfeift, andere Leute sind das seit 4 Jahren gewöhnt. »

6. Ernst Jünger, *In Stahlgewittern. Aus dem Tagebuch eines Stoßtruppführers*, Berlin, deuxième édition : E.S. Mittler & Sohn, 1922, p. V.

7. John King, *op. cit.*, p. 95.

8. Hans-Harald Müller, « Wandel und Konstanz im Frühwerk Ernst Jüngers », in : *Les Carnets Ernst Jünger*, n°1-1996, Gap/Montpellier : CERDEJ, 1996, p. 78.

9. Cf. Annette Becker, « La passion de commémorer » in : *14-18 ; la très grande guerre*, Paris 1994.

10. *Der Kampf als inneres Erlebnis* (7, 22), « Was soll ich eure Nerven schonen ? Lagen wir nicht selbst einmal vier Tage lang in einem Hohlweg zwischen Leichen ? Waren wir da nicht alle, Tote und Lebendige, mit einem Teppich großer blauschwarzer Fliegen bedeckt ? Gibt es noch eine Steigerung ? Ja, es lag dort mancher, mit dem wir manche Flasche Wein und manches Stück Brot geteilt hatten. Wer darf vom Kriege reden, der nicht in unserem Ringe stand ? »

11. Julien Hervier, *Deux individus contre l'Histoire, Drieu La Rochelle, Ernst Jünger*, Paris, Klincksieck, 1978, p. 47.

12. Cf. Philippe Hamon, *Introduction à l'ordre du descriptif*, Paris : Hachette, 1981.

13. Cf. ma thèse *Chaos et renaissance dans l'œuvre d'Ernst Jünger*, Bern, Peter Lang, 1995.

14. Cité par Jean-Jacques Pollet, « De J.-H. Rosny aîné à Alexander Lernet-Holenia : récits de guerre fantastique(s) » in : *Écritures franco-allemandes de la Grande Guerre*, (J.-J. Pollet et A.-M. Saint-Gille éd.), Arras, Artois Presses Université, 1996.

15. Cf. mon article « Nationalisme et poésie. Georg Trakl, le poète des anciens combattants allemands » in : *Les Carnets Ernst Jünger*, n°2-1997, Gap/Montpellier, CERDEJ, 1998.

16. John King, *op. cit.*, p. 98. John King interprète ce combat d'Ernst Jünger avec son texte comme témoignant de la difficulté éprouvée à mettre en lumière « ce sens » que l'auteur cherche désespérément dans l'expérience vécue.

17. Ernst Jünger, *Strahlungen, (Gärten und Straßen)*, 1942), Stuttgart 1980. Traduction Henri Plard, *Jardins et routes*, Paris : Christian Bourgois, édition du livre de poche 1979, p. 42. « Diese Stelle des Briefes [von M. Reynier] steht unter anderen Notizen über das *Abenteuerliche Herz*, von dem er, wie ich sehe, die Erste Fassung gelesen hat. Sie bezieht sich auf den wertenden Vergleich zwischen Stendhal und Hölderlin, der dort zu finden ist, und macht den Abweg deutlich, der in einem solchen Unterfangen liegt. Solange freilich der Wille in uns lebendig ist, sind wir geneigt, die Größen auf diese Weise gegeneinander auszuspielen ; auch liegt in diesem Urteil ein wenig von der Stimmung, wie ein verlorener Krieg sie im Gefolge hat. Ich nahm es daher in die Zweite Fassung, die etwa vor Jahresfrist erschienen ist, auch nicht mehr auf.

Dieses Passus gehörte damals zu denen, die vor allem an dem Buch gefielen ; er galt für einen guten Fechterstoß. So gibt es immer Geister, die uns in dem bestärken, was in uns am schwächsten ist, wenn wir nur in der Polemik mit ihnen einig sind ; und leider sind sie viel häufiger als jene, denen ein gutes Urteil, das auf die Sache geht, gelingt. »

18. Cf. *Chaos et renaissance dans l'œuvre d'Ernst Jünger*, *op. cit.*, p. 153-182.

19. Voir mon article « Visages d'Ernst Jünger dans *Heliopolis* » in : *Allemagne d'aujourd'hui*, Paris, janvier-mars 1997.

RÉSUMÉS

La première partie de l'article analyse brièvement les nombreux textes de guerre d'Ernst Jünger. La description de la guerre s'avère être un combat incessant et acharné de l'auteur avec son propre texte. *Orages d'acier* et *Le combat comme expérience intérieure* qui jouissent parmi les écrits de jeunesse d'Ernst Jünger d'un statut particulier sont étudiés ici à partir de la mentalité de l'ancien soldat du front. La deuxième partie montre l'évolution de l'auteur par rapport à sa première expérience de la guerre en fonction des notations de son journal tenu durant la Deuxième Guerre mondiale. Le journal met en lumière une fracture et un tournant dans la pensée et la production littéraire d'Ernst Jünger. En méditant sur son propre parcours, l'auteur en arrive à présenter la deuxième expérience de la Guerre comme point de départ d'une réflexion sur les nouveaux devoirs de l'homme après l'expérience terrible des deux guerres.

Der erste Teil des Artikels analysiert kurz die zahlreichen Kriegsschriften Ernst Jüngers. Die Beschreibung des Krieges erweist sich als ständige, hartnäckige Auseinandersetzung des Autors mit dem eigenen Text. *In Stahlgewittern* und *Der Kampf als inneres Erlebnis*, die im Frühwerk des Autors eine Sonderstellung einnehmen, werden hier unter Berücksichtigung der Mentalität vom ehemaligen Frontsoldaten untersucht. Der zweite Teil soll die Entwicklung von der Einstellung des Autors zum ersten vergangenen Kriegserlebnis aufzeigen, wie sie sich im Tagebuch des Zweiten Weltkrieges abzeichnet. Dieser Text markiert einen Bruch und einen Wendepunkt in Ernst Jüngers Denken und Schaffen. Der Autor kann das zweite Kriegserlebnis als Ausgangspunkt von Überlegungen zur neuen Aufgabe des Menschen nach der furchtbaren Erfahrung beider Weltkriege auslegen, indem er über das eigene Werden reflektiert.

AUTEUR

DANIÈLE BELTRAN-VIDAL

Université de Savoie